

in water

un film de Hong Sangsoo

“L’une des plus belles expériences plastiques
proposées par Hong Sangsoo”

CAHIERS DU CINÉMA ★★★★★

“L’une de ses œuvres les plus fascinantes”

LES INROCKS ★★★★★

“Une beauté fulgurante”

TSF JAZZ

“D’une manière aussi libre qu’inventive, vertigineuse
et profonde, Hong Sangsoo reprend une question
qui n’a cessé de hanter l’histoire de la littérature :
qu’est-ce qu’une histoire ?”

POSITIF

“Le Sud-Coréen assimile sa pratique à celle du peintre,
assumant à lui seul le processus de création.”

LE MONDE ★★★

“Une douceur nostalgique assez poignante”

LIBÉRATION

“Sublime”

TRANSFUGE

“Le travail sur le flou est volontaire (et magnifique)”

PARIS MATCH ★★★★★

“Un geste mémorable”

SLATE

“Un petit joyau de poésie”

À VOIR À LIRE

“La nouvelle flânerie de Hong Sangsoo désarçonne,
puis bouleverse.”

FICHES DU CINÉMA ★★★★★

“Un point d’accomplissement au sein de sa filmographie”

CRITIKAT ★★★★★

L'errance floue d'une équipe de tournage, par Hong Sang-soo

L'œuvre du réalisateur sud-coréen, marquée par de nombreuses influences picturales, expose ses propres conditions de fabrication

IN WATER

●●●□

Pour certains, l'œuvre de Hong Sang-soo s'est engouffrée dangereusement sur la pente de l'amateurisme. Pour d'autres, l'attachement à ses films n'a fait qu'accroître à mesure qu'ils se faisaient plus vulnérables, se délestant des pesantes infrastructures du cinéma. L'avènement du numérique fut pour le Sud-Coréen l'occasion d'assimiler sa pratique à celle du peintre, assumant à lui seul le processus de création. Hong Sang-soo voue une admiration sans borne à Cézanne, et quelque chose dans le dépouillement progressif de ses films n'est pas sans évoquer la façon dont le Provençal s'est rapproché du motif.

In Water, présenté à la Berlinale en février 2023, marque dans cette recherche une nouvelle étape qui affirme la dimension plastique de son cinéma. Et qui, comme tout film de peintre, donne véritablement la berlué.

Un étrange brouillard perceptif

La trame est si mince qu'elle semble à peine racontable, sinon comme une petite fable au ras des pâquerettes. Trois jeunes gens – deux garçons et une fille – sont réunis sur l'île de Jeju pour tourner un film à tout petit budget. Mais les repérages piétinent en raison des attermoissements du réalisateur Seongmo (Shin Seok-ho) qui écrit au jour le jour. Il a investi ses économies dans ce séjour prévu pour durer

une semaine, peut-être plus, qui sait. Alors la petite équipe lambine, au risque de se déliter, entre la maison de vacances louée pour l'occasion, le bord de mer, les rues de la ville. On mange, on tente deux-trois bouts d'essai, on se balade, et puis... pas grand-chose. Jusqu'au moment où Seongmo aperçoit, au bas d'un rocher, la silhouette d'une femme ramassant des déchets, et se précipite pour lui parler. La rencontre fait naître une émotion, l'émotion une idée de scénario, et le tournage peut enfin commencer.

A travers cette équipe errante en attente d'une illumination, l'on reconnaît quelque chose de la méthode Hong Sang-soo (lui aussi déclare écrire ses scènes au jour le jour), et pourquoi pas une profession de foi artistique, celle d'un cinéaste qui s'en remet aux hasards et accidents. En racontant un tournage fauché, le film expose par reflet quelque chose de ses propres conditions de fabrication, une façon pour Hong Sang-soo d'abolir un peu plus la distance qui sépare la fiction du plateau. Tout comme à la fin de *La Romancière*, le film et le heureux hasard (2022), un petit « film dans le film » montrait le cinéaste offrant un bouquet à son actrice.

Avec *In Water*, Hong Sang-soo ose surtout ce qui pourrait passer pour un suicide artistique : plonger le film délibérément, et presque intégralement, dans le flou. Un flou plus ou moins prononcé au fil des plans, mais qu'en jette pas moins l'ensemble dans un étrange brouillard perceptif. En

jouant sur cette variable, il contrevient à une norme technique, la netteté, rarement remise en question au cinéma. Jamais expliqué sur un plan narratif, ce choix n'en résonne pas moins avec la situation existentielle des personnages, pris dans les affres (et donc dans le brouillard) de la création.

Un lavis d'aquarelle

Lors d'une conférence de presse donnée au Festival international du film de Gijón, en Espagne, en novembre 2023, le cinéaste avait, de surcroît, révélé souffrir d'une grave maladie oculaire ayant considérablement altéré sa vision. La piste est aussi belle que tentante : le flou réside ici dans l'œil du réalisateur, qui intègre au film la dégradation de son propre regard.

Le procédé littéralement sidérant a pour effet de reporter l'attention sur la matière de l'image, ses effets de surface. Les personnages deviennent des silhouettes, les objets se réduisent à des formes, les paysages à des aplats colorés. *In Water*, « dans l'eau », annonce le titre de ce film insulaire cerné de toutes parts par la mer, et qui imbibe ses plans d'un lavis d'aquarelle. Les influences picturales se bousculent au por-



Image extraite du film « In Water », de Hong Sang-soo. ARIZO/NA DISTRIBUTION

Le cinéaste, qui s'en remet aux hasards et accidents, abolit un peu plus la distance qui sépare la fiction du plateau

tion : on pense au postimpressionnisme, aux Macchiaioli toscans dits « tachistes », jusqu'aux empâtements d'un Nicolas de Staël, dans cette façon de ramener la réalité à un jeu de formes.

Dans *In Water*, les contours du monde ne s'estompent pas sans réveiller un fond de mélancolie, soutenu par la ritournelle désolée qui se met à résonner par moments, comme sortie d'un vieux magnétophone. Quelque chose s'efface, tout comme se dénouent les liens entre Seongmo et ses deux coéquipiers, qui profi-

tent de ses errements pour convoier ensemble.

À l'arrivée, ce héros esseulé se destine lui-même à disparaître dans ses propres images comme englouti par une tache de couleur. Et si *In Water* n'était en définitive que cela : un film embué, car tout simplement vu à travers le prisme des larmes ?

MATHIEU MACHERET

Film sud-coréen

de Hong Sang-soo. Avec Shin Seok-ho, Ha Seong-guk, Kim Seung-yun, Kim Min-hee (1 h 01).

GINÉMA

«In Water» se maintient à flou

Dans un beau film à l'image opaline, Hong Sang-soo donne à voir ses angoisses de disparition.

Trempez-la dans l'huile, trempez-la dans l'eau... que se passera-t-il? Le nouveau film de Hong Sang-soo ressemble à la souris de la comptine, à qui l'on fait subir un traitement farfelu, pour le simple plaisir de l'expérience. Ici, donc, pas de mise au point dans la majo-

rité des plans, comme si *In Water* avait été trempé dans une potion spéciale qui l'aurait rendu pastel et opalin. Flou, donc, c'est le concept qu'on annonce depuis sa sélection à Berlin dans la section Encounters. «Avez-vous vu le film flou?» Est-ce si fou?

Douceur. Disons qu'avec ce 29^e long métrage, le génie coréen du «less is more» affirme la dimension plastique de son travail, que l'on imaginerait très bien découvrir dans une galerie d'art, mis en diptyque par exemple avec *Juste sous vos yeux* (2021) qui travaillait la surexposition

des plans. Dans ce film de bord de mer et de paysage, la part la plus réussie de la proposition se situe dans la captation de petites marines (comme on les désigne en peinture) animées, qui exhalent une douceur nostalgique assez poignante.

L'histoire, elle, tient en quelques mots puisqu'elle s'enclenche justement sur une affaire de perte d'inspiration: un jeune cinéaste, accompagné de son actrice et de son chef opérateur, a décidé de passer une semaine à tourner un court métrage dans une station balnéaire. Mais une fois sur place et ne sachant

quoi filmer, il se perd en conjectures tandis que ses deux acolytes se rapprochent le temps de quelques balades.

Dissolution. A une volonté vacillante s'ajoute donc ce «défaut» de la forme qui dilue les discussions et les prises de décision, et nous interdit d'entrer dans le film comme on en a l'habitude. En effet, nous sommes privés de cet élément d'identifica-

tion cruciale que sont les visages, les protagonistes n'étant plus ici que des formes de couleur, le rappel intermittent d'une humanité qui se dissout dans sa propre vanité: laisser une œuvre derrière soi, pour quoi faire? Alors même que Hong Sang-soo tient un rythme de croisière incroyable depuis vingt-cinq ans, on veut bien croire que la tentation du vide le hante sérieusement. Ses

films, et particulièrement celui-ci, sont de plus en plus travaillés par une angoisse de disparition. *In Water*, beau titre, annonce cette dissolution de tout dans un grand bain terminal où les histoires sont devenues aussi introuvables que les personnages.

LAURA TUILLIER

IN WATER de HONG SANG-SOO avec Shin Seokho, Ha Seong Guk... 1h01.



Dans *In Water*, le cinéaste affirme la dimension plastique de son travail. ARIZONA DIST.



CAHIER CRITIQUE

In Water d'Hong Sangsoo

Point final

par Fernando Ganzo

À force d'en voir régulièrement et de souligner leur supposée ressemblance, on a peut-être oublié de se demander de quoi parlent, au fond, les films d'Hong Sangsoo. Quel est leur sujet ? Une réponse semblerait convenir : le Coréen fait des films sur des gens qui ont quelque chose à dire. Parfois, ils ne le savent pas, et l'alcool est alors nécessaire. D'autres fois, ils l'ont déjà dit. D'autres fois encore, ils auraient pu le dire ou pas, sans qu'on sache vraiment si ça a eu lieu, s'il s'agit d'une projection du récit... En tout cas, le jeune Seoung mo (Shin Seokho) a quelque chose à dire. Quoi ? Il ne le sait pas. Mais il sait comment : en ré-alisant un film. Pour le mettre en œuvre, il a dépensé ses maigres économies constituées à coups de jobs d'été pour partir deux jours avec deux complices (une aspirante actrice, Namhee – Kim Seungyun –, et un autre cinéaste en deve-nir, Sangguk – Ha Seongguk) dans un calme village du bord de mer, hors saison. Il avait une idée, qu'il a abandonnée, mais il va faire ce film « *pour l'honneur* ». Tous les trois marchent, regardent, discutent, et finalement la vérité saisit Seoungmo : son film était déjà là, peut-être même qu'il l'avait déjà formulé, quand il avait écrit

une chanson en guise de cadeau pour une ancienne amoureuse (Kim Minhee, au téléphone). Il ne lui reste qu'à le filmer, ce qui veut dire le vivre. Léger détail : sauf la brève scène d'arrivée du trio à l'appartement qu'ils ont loué, tout ce que nous voyons est flou.

Cette déformation optique, la plus élémentaire qui soit, déchaîne une série de dérèglements de l'identification. D'un côté, les gestes et expressions des acteurs nous sont voilés, rendant difficile d'en saisir directement une psychologie univoque. Mais de l'autre, elle nous place dans un lieu semblable à celui de Seoungmo : on contemple le monde à la recherche d'une forme, pour finalement l'embrasser et l'accepter telle que cette forme nous est donnée, dépourvue de contours. Il faut voir comment Hong Sangsoo jubile plastiquement, en des cadres à la plasticité inouïe qui fait d'un buisson de feuilles jaunes ou d'un parasol rouge des sources de fascination scopique, le cinéaste prolongeant à volonté la durée de certains plans. Regarder les protagonistes s'approcher d'une fleur pour observer un détail qui nous demeure indémêlable tend une passerelle purement sensible entre eux et nous :





CAHIER CRITIQUE

© JEONWONSA FILM CO



regarder, c'est chercher dans toute forme la beauté du monde, indépendamment des circonstances dans lesquelles elle se présente. Ce choix singulier nous rapproche aussi d'Hong Sangsoo, qui aurait décidé de filmer ainsi avec comme seule justification une maladie ophtalmique qui lui faisait voir flou au moment du tournage, comme à travers un rideau liquide. Circonstance qui crée une autre correspondance, la plus évidente mais aussi la plus profonde : celle entre Hong Sangsoo et Seoungmo, le vieux cinéaste et celui qui n'a même pas commencé sa carrière, le flou visuel de l'un répondant à celui, narratif, vital, de l'autre.

Au-delà de la beauté symbolique de cette compréhension réciproque qui embrasse dans un même geste l'angoisse de ne plus voir et celle de ne plus vouloir vivre, indépendamment de l'âge, c'est dans la simplicité avec laquelle Hong Sangsoo établit ce pont avec son personnage que son geste bouleverse. D'un côté, parce qu'en décidant de faire dans son court métrage la reconstruction d'une scène qui a déjà eu lieu sous nos yeux, sa rencontre avec une femme qui ramasse des déchets sur la plage, Seoungmo sera donc amené à filmer, littéralement, les mêmes plans qu'Hong Sangsoo (avec Namhee dans le rôle de la jeune femme anonyme). De l'autre, parce que quand Seoungmo se rend compte

que le sens de son film résidait dans cette chanson offerte et dont il demande l'autorisation de l'utiliser comme bande-son (« *Bien sûr, c'est toi qui l'as écrite, c'était une belle chanson, mais elle est très triste* »), on découvre qu'il s'agit tout simplement de la mélodie composée par Hong Sangsoo lui-même, celle qui ponctuait jusqu'ici de sa mélancolie répétitive la beauté d'*In Water*. Au moment de l'utiliser, avec une technique toute hongienne (il la reproduit sur son téléphone, plaçant celui-ci à côté de la caméra), on comprend que celle-ci comportait des paroles : « *Connais-tu l'homme venu d'une terre lointaine qui a nagé vers la mer ? C'est un homme qui n'a jamais connu correctement l'amour. Qui ne voit pas que son beau cœur se fane à cause de tout ce temps de solitude.* » Chanson d'amour, interprétée à deux, et qui pourtant renferme déjà la clef d'un désespoir dont le film de Seoungmo sera l'accomplissement.

Fait surprenant par rapport à cet accablement, *In Water* est bien un film solaire. Le chromatisme naturel de la mer, le ciel, les fleurs, le fleuve, les poissons et tous les êtres filmés par Hong contrastent avec le filtre que lui impose son choix du flou, cette translucidité limitée, avant qu'on ne l'accepte telle quelle, comme une surface. Se produit alors une révélation esthétique que seuls *Branca de neve* de Monteiro ou *L'Homme atlantique* de

Duras avaient atteint dans le cinéma narratif. Tentons une deuxième et dernière hypothèse pour définir le cinéma du Coréen. Sa grande question (essentielle s'il en est) : qu'est-ce que je suis en train de voir ? Ici, on ne la formule plus en raison d'une question chronologique (la fréquente impossibilité de savoir si certaines scènes sont ou non des flash-back) ni onirique (celles que l'on soupçonne fruits de l'imagination ou des rêves des personnages), mais purement matérielle. Voit-on des êtres, des choses, des formes ? Au fond, une fusion des trois. C'est ce que le plan final, après un panoramique bouleversant, accomplit en des proportions cosmiques dignes de la fin de *L'Homme qui rétrécit* de Jack Arnold. Seoungmo et Sangsoo affirment alors l'engagement le plus radical possible d'un cinéaste envers son art : il faut filmer ce qu'on vit et vivre ce qu'on filme. Jusqu'à la disparition. ■

IN WATER

Corée du Sud, 2023

Réalisation, scénario, image, montage, musique Hong Sangsoo

Son Kim Hyejeong, Hong Sangsoo

Interprétation Shin Seokho, Ha Seongguk, Kim Seungyun

Production Jeonwonsa Film

Distribution Arizona Distribution

Durée 1h01

Sortie 26 juin

IN WATER
de Hong Sang-soo

Avec une image comme contaminée par les problèmes de vue dont souffre le Coréen, ce méta-film met à nu sa méthode de travail et restera l'une de ses œuvres les plus envoûtantes.

Depuis quelques films, l'œuvre de Hong Sang-soo s'est renforcée d'une nouvelle attention pour les gestes les plus banals. Une célébration de chaque instant qui peuple une existence, comme dressée en réaction à un mal venu désagrèger celle-ci (une cécité qui va bientôt frapper dans *Introduction*, 2021, une maladie incurable dans *Juste sous vos yeux*, 2021, une addiction à l'alcool et au tabac qui condamne le protagoniste dans *De nos jours...*, 2023). Parce qu'elle sait qu'elle n'a plus que quelques mois à vivre, Sang-ok déclare, dans *Juste sous vos yeux*, qu'il n'y a pas d'autre paradis que le moment présent.

Dans *In Water*, si les trois jeunes adultes en train de tourner un court métrage ne sont atteints d'aucune dégénérescence physique, c'est l'image elle-même qui se retrouve contaminée. Une image presque entièrement floue, plaçant l'action au centre d'une toile abstraite, emplies de formes brumeuses et indiscernables. On sait que depuis

quelques années, la vue de Hong Sang-soo se détériore de film en film. De cette vision altérée, *In Water* restitue un nouveau monde où le flou agit, malgré tout, comme la reconnaissance du miracle que constitue une image en mouvement. Et de cette défaillance qui distord le réel, *In Water* s'affirme comme l'une des œuvres les plus picturales et envoûtantes du Coréen. Comme une grande aquarelle impressionniste dont certains recoins n'auraient pas encore séché.

Le flou, c'est aussi le reflet du manque de clarté qui envahit l'artiste en pleine création. Invitant deux ami-es sur une île pour tourner un film qu'il autoproduit, un apprenti cinéaste cherche mais ne trouve pas. *In Water* fige ici avec autant de clairvoyance que de douceur cette contradiction cruelle du créateur envahi par des images obsédantes, qui s'agitent dans sa tête, tout en étant incapable de les reproduire parfaitement. Tout film est le fantôme du film rêvé.

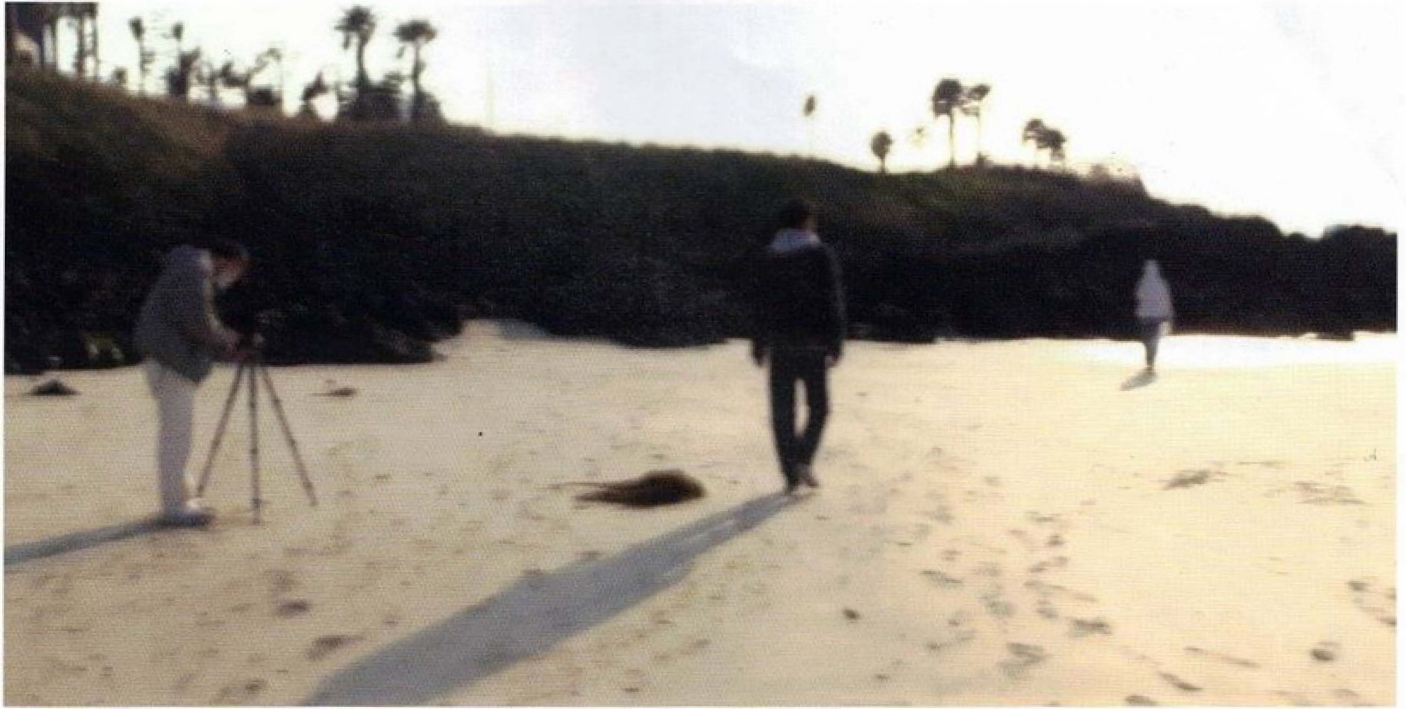
On connaît bien le motif de la répétition

dans l'œuvre de HSS, où tout événement advenu doit nécessairement réapparaître sous une forme plus ou moins similaire. Ici, cette variation surgit d'un accident du réel. Alors que le personnage du jeune cinéaste observe une bénévoles en train de trier les déchets échoués sur la plage, il vient à sa rencontre et entame une conversation avec elle. Devenant source d'inspiration, ce fragment de vie sera rejoué devant la caméra et incorporé dans la matière du court métrage en train de se faire. L'événement survenu dans la vraie vie est aussitôt idéalisé lorsqu'il est rejoué devant une caméra. Le méta-film devient aussi bien une restitution du laboratoire hongien, tant sa méthode de travail est mise à nu (finir l'ébauche d'un scénario le jour du tournage, prendre une caméra et une poignée d'acteur-rices fidèles, se rendre dans un lieu, chercher un cadre et les placer à l'intérieur de celui-ci), qu'un matériau théorique et réflexif sur l'image de cinéma et sa captation. "*Je pense qu'il existe un monde que nous ne pouvons pas voir*", affirme un des personnages. Chez Hong Sang-soo, il n'y a que le cinéma pour capturer ce royaume de l'indicible.

♥ Ludovic Béot

In Water de Hong Sang-soo, avec Shin Seok-ho, Ha Seong-guk, Kim Seung-yun (Cor., 2023, 1h01). En salle le 26 juin.





In Water de Hong Sangsoo

Entre deux eaux
Jean-Christophe Ferrari

Sortie le 26 juin 2024

Corée du Sud (2023) 1 h 01. Réal., scén., image, mont., mus., prod.: Hong Sangsoo. Dir. de prod.: Kim Minbee. Son: Kim Hyejeong. Cies de prod.: Jeonwonsa Film Co. Production. Dist. fr.: Arizona Films. Int: Shin Seokho (Seongmo), Ha Seongguk (Sangguk), Kim Seungyun (Nambee), Kim Minbee (La femme au téléphone).



Ceux qui connaissent, ne serait-ce qu'un peu, la filmographie de Hong Sangsoo savent bien que le cinéaste coréen n'a de cesse de reprendre – d'une manière aussi libre qu'inventive, vertigineuse et profonde – une question qui – des *Mille et Une Nuits* à Proust, en passant par Laurence Sterne et Henry James – n'a cessé de hanter l'histoire de la littérature: qu'est-ce qu'une histoire? De quelle étoffe les récits sont-ils faits? Comment comprendre les liens – subtils, complexes, et au fond, indéfinissable – entre « fiction » et « réalité »? Qui de la « réalité » et la « fiction » est le double de l'autre? Mais aussi, mais surtout peut-être, qu'est-ce qui pousse certains d'entre nous à vouloir raconter et composer un récit?

Pourquoi, par exemple, Seongmo, le jeune protagoniste d'*In Water*, désire-t-il à ce point et presque contre le sens commun (il est fauché, ce n'est pas son métier, il n'a au départ pas l'embryon d'une idée) imaginer une histoire à mettre en scène pour le cinéma? Quoi qu'il en soit, le voilà planté sur l'île rocheuse de Jeju, avec deux camarades, une actrice connue et un chef opérateur, disposés à travailler avec lui. S'ils sont parfois un brin rétifs et un tantinet goujats, comme l'attestent certains apartés et certaines remarques (sur le peu de plaisir à manger des sandwiches près de la mer quand souffle un vent froid, par exemple), ceux-ci sont plutôt bonne pâte, prêts à tourner sans scénario et à faire de long essai pour voir si l'actrice « va bien avec la ruelle ». Malgré les difficultés, Seongmo sait ce qu'il veut: ne pas « copier d'autres films », c'est-à-dire, on le devine, ne pas céder au goût contemporain pour un spectaculaire et un *storytelling* « prêt à consommer ». C'est-à-dire, on le comprend

aussi, témoigner de sa reconnaissance d'habiter ce monde et se perfectionner moralement. C'est-à-dire, enfin, toucher à la singularité d'un authentique moment de création.

Or, au sein d'une telle entreprise, les régimes d'identification habituels se brouillent: celui entre le réel et son envers, celui entre le « moi » du créateur et le « moi » réel, celui entre les vivants et les fantômes (les fantômes « dans la fiction » comme ceux que la fiction suscite, appellent, telle cette ancienne petite amie dont on entend la voix au téléphone, ex-petite amie du personnage-réalisateur ou bien du réalisateur d'*In Water*?), celui entre le passé et le présent. Tout se trouble donc, laissant le créateur dans le flou, dans un état liquide, gazeux qui se traduira, sans que cela apparaisse jamais comme une facilité formelle ou rhétorique – le film, comme tous ceux de Hong Sangsoo, coule avec le naturel confondant des œuvres émanant d'une sincérité absolue – en jouant constamment avec le point de netteté de l'image. Dans le flou, c'est-à-dire « entre deux mondes ». Entre celui de ceux qui regardent le monde comme un spectacle dont ils voudraient jouir et que, pour cette raison même, ils ne sauraient voir et celui de ceux dont la droiture et la vérité intérieure impliquent une réserve à l'endroit de toute « fiction ».

Mais cet entre-deux, ce flou, ne constitue pas nécessairement un exil inhospitalier. Il peut aussi – c'est la leçon d'*In Water* – se laisser habiter. ■

Tout se trouble donc, laissant le créateur dans le flou

© Arizona Distribution

In Water [Mu-lan-e-seo] de **Hong Sangsoo**

Sur l'île de Jeju, un homme espère trouver l'inspiration pour son premier court métrage. Toile impressionniste doublée d'une réflexion aussi poétique que mélancolique sur le flou artistique, la nouvelle flânerie de Hong Sangsoo désarçonne, puis bouleverse.



★★★ Il y a bien des manières de décrire le cinéma prolifique de Hong Sangsoo, tant ses films foisonnent de variations et de motifs. À commencer par des trames narratives bien souvent fragmentées, qui naviguent entre le réel et l'imaginaire, le visible et l'invisible, l'image et la pensée... La continuité des récits connaît également quelques perturbations : aux schémas traditionnels, le réalisateur coréen préfère les fragments du quotidien, qui laissent libre cours à l'errance, à la contemplation, et à tout ce qu'elles induisent - une liberté créatrice, une mélancolie latente, une solitude évidente... Portant en lui l'insouciance de l'été, son nouveau film ne déroge pas à la règle, tout en offrant deux éléments de surprise. D'une part, l'absence à l'écran de Kim Minhee, muse et compagne du réalisateur, dont on entend cependant la voix. D'autre part, une image, qui, à de rares exceptions, est entièrement floue. Hong Sangsoo ne se contente plus de touches impressionnistes ; il filme désormais comme un impressionniste peindrait, manœuvrant le flou artistique à des degrés différents (par endroits, les visages sont à peine identifiables). À mi-chemin entre le voile et le trouble oculaire, l'effet ne manque pas de déstabiliser, avant de bouleverser à la toute fin. Loin de se réduire à une expérimentation plastique, il relève d'un geste à la fois modeste et cohérent : fidèle à son ambiguïté, Hong Sangsoo interroge le parcours mental et l'horizon de ses figures, allant jusqu'à repenser la sensibilité de son propre regard - et la profondeur de ses plans. Faisant de cette brume légère un rempart inattendu contre les illusions, *In Water* donne l'impression d'avoir saisi l'essentiel avec si peu (de moyens). Ou comment l'infime permet de révéler la grandeur des choses. **_S.H.**

CHRONIQUE
Adultes / Adolescents

◆ GÉNÉRIQUE

Avec : Shin Sheokho (Seongmo), Ha Seongguk (Sangguk), Kim Seungyun (Namhee), la voix de Kim Minhee (la femme au téléphone).

Scénario : Hong Sangsoo **Images :** Hong Sangsoo **Montage :** Hong Sangsoo **Musique :** Hong Sangsoo **Son :** Kim Hyejeong
Production : Jeonwonsa Film Co. **Producteur :** Hong Sangsoo **Dir. de production :** Kim Minhee **Distributeur :** Arizona Distribution.

61 minutes. Corée du Sud, 2023
Sortie France : 26 juin 2024

◆ RÉSUMÉ

Sur une plage de l'île de Jeju, Seongmo se filme en train de ramasser des coques avec Sangguk. Dans leur location saisonnière, Seongmo, Sangguk et Namhee partagent une pizza. Après quoi ils se promènent dans le quartier : Seongmo cherche des lieux pour son premier court métrage. Sangguk est son technicien, Namhee, son actrice principale.

SUITE... Lors d'un autre déjeuner, Sangguk discute un peu plus avec Namhee. Interrogé sur son désir de cinéma, Seongmo explique qu'il a un besoin de reconnaissance et souhaite savoir jusqu'où sa créativité va le mener. Un autre jour, Seongmo, en panne d'inspiration, propose à son équipe une balade sur la plage. Alors que Sangguk et Namhee discutent, Seongmo s'éloigne d'eux. Il s'approche d'une femme ramassant les déchets des touristes et l'interroge. Au cours du dîner, Namhee raconte avoir entendu un cri dans la maison, au cours de la nuit précédente. Les garçons sont dubitatifs. Quelque temps plus tard, Seongmo appelle une femme : il lui demande son autorisation pour utiliser une chanson, qu'il lui avait écrite, dans son film. Celle-ci accepte. Le tournage débute : jouant son propre rôle, Seongmo recrée sa rencontre avec la bénévole de la plage. Plusieurs prises sont réalisées. Seongmo présente à son équipe la conclusion de son film : n'ayant pas demandé à naître et n'ayant jamais connu l'amour, son personnage avance dans la mer pour y mourir. Namhee lance la chanson, tandis que Sangguk filme Seongmo entrant dans l'eau.

In water d'Hong Sang-Soo, flou artistique

Dans une station balnéaire, un jeune cinéaste se prépare à tourner un court métrage. Nouveau film minuscule et bouleversant d'Hong Sang-soo, « In water » est surtout une chronique entièrement floue, où l'imprécision de l'image invite à regarder au-delà des apparences.

Dans le récent *Juste sous vos yeux*, Hong Sang-soo optait pour une image précaire constituée de nombreuses zones surexposées. Après l'irradiation, l'indistinction : *In water* est un film qui, à deux trois plans près, est intégralement flou. Un choix radical qui dessine une voie de plasticien pour le cinéaste passé maître dans l'art de sublimer l'anodin.



« IN WATER » DE HONG SANG-SOO S'OFFRE UN TRAILER CONTEMPLATIF

Chaque plan s'apparente à une peinture impressionniste, signée Cézanne ou Monet, dans laquelle on ne peut pas toujours reconnaître les visages et les éléments du décor. Ce qui nourrissait déjà les récits d'Hong Sang-soo – le trouble qui accompagne certaines situations dont on a du mal à distinguer les contours – contamine l'image même de ce film à part, qui est aussi l'un de ses plus brefs (1h01). Comme une toile miniature, *In water* suit le tournage d'un court métrage amateur composé d'une équipe de trois personnes (un réalisateur, un chef opérateur et une actrice) se promenant dans une station balnéaire.

Mais l'inspiration ne vient pas immédiatement au jeune cinéaste, qui a puisé dans ses propres économies pour tourner ce film dont il ignore encore beaucoup. Le miroir est évidemment tendu à Hong Sang-soo lui-même, réputé pour écrire ses scènes le matin même de la journée où celles-ci s'apprentent à être tournées. Son avatar est en l'occurrence noyé dans une sorte de flou artistique, humant l'air frais du littoral en attendant de savoir quoi filmer. *In water* s'affirme à cet égard comme un film minuscule, constitué d'une poignée de scènes à peine mais qui parvient, justement, à émouvoir avec trois fois rien. C'est par exemple cette petite musique, composée par Hong Sang-soo, revenant comme un *leitmotiv* mélancolique accompagné de plans de paysages ; ou encore cette brève rencontre entre le cinéaste et une femme occupée à ramasser les déchets laissés par des touristes négligents.

« JUSTE SOUS VOS YEUX » DE HONG SANG-SOO : L'ART DE LA MODESTIE

Dans ces scènes anodines mais étranges, qui permettront au personnage de trouver l'idée de son film, voir trouble revient paradoxalement à mieux voir ce qui se cache sous une chronique en apparence très légère : le désespoir, la difficulté de vivre et la tentation de quitter le champ du visible pour s'évanouir soi-même dans le flou.

« In Water » de Hong Sang-soo

par Yannick Vely

Le synopsis : sur l'île rocheuse de Jeju, un jeune acteur réalise un film. Alors que l'inspiration lui manque, il aperçoit une silhouette au pied d'une falaise. Grâce à cette rencontre et à une chanson d'amour écrite des années plus tôt, il a enfin une histoire à raconter.

La critique : s'il refuse les étiquettes, le cinéaste sud-coréen Hong Sang-soo a souvent été décrit comme un peintre des sentiments, lui qui a étudié les impressionnistes notamment lors de ses années d'étude à Paris. Dans « In Water », il rend hommage à Georges Seurat et Claude Monet, par une étude pointilliste de la mélancolie d'un jeune acteur qui cherche l'inspiration de son premier film. Inutile de demander au projectionniste de régler la mise au point, le travail sur le flou est volontaire (et magnifique).



In Water

par Laurent Sapir

Flou et lumineux à la fois. Avec son dernier né, "In Water", le prolifique Hong Sang-soo opte pour un pari pictural qui renouvelle complètement le minimalisme qui lui est si cher.

Quand c'est flou, il y a un loup, paraît-il... In Water est pourtant doux comme l'agneau, avec en renfort un défi pictural inouï. Poussant plus loin encore le minimalisme au rythme de plus en plus impressionnant de deux films par an, le cinéaste sud-coréen Hong Sang-soo ose donc ici un récit en eaux troubles, dans tous les sens du terme : un jeune metteur en scène propose à son actrice et à son chef-op un tournage improvisé sur une île rocheuse sans trop savoir ce qu'il va filmer. Plutôt impressionniste, cette façon de faire, exactement comme ces images floues à l'écran qui semblent restituer, mais en séquences animées, ces salons 19e où Monet, Renoir et Degas présentaient leurs toiles.

Dans un décor de rêve, les vagues se confondent avec le ciel, les couleurs prennent le pas sur les formes et les expressions des visages, a fortiori, se dissipent dans l'incertitude des sentiments au sein d'un trio où le jeune réalisateur, qui cache son mal-être sous sa capuche, paraît s'exclure vis-à-vis des deux autres personnages. On l'aura compris : entre profondeur de champ et profondeur d'âme, Hong Sang-Soo a opté pour un choix radical.

Des éléments plus concrets viennent en même temps ralentir la dilution du propos : une femme qui ramasse les déchets laissés par des touristes négligents, une vieille chanson d'anniversaire utilisée lors du tournage et qui fait écho à quelques sublimes notes de guitare enregistrées sur un magnétophone... Le film dure 1h05, et la beauté fulgurante de son dernier plan, dans les limbes de cette "mer jamais étale" chantée autrefois par Léo Ferré, nous étreint par sa poésie et son émotion. Elles n'ont, pour le coup, plus rien de flou.



Les belles embardées de «In Water»

par Jean-Michel Frodon

Ils sont deux? Non, trois, une femme et deux hommes. En vacances à la mer? Non, sur la plage pour tourner un film. Ces hésitations sont les premiers effets de l'incertitude que partagent les personnages et le film lui-même et dans laquelle est invité le spectateur.

Le plus jeune des deux hommes est un acteur, qui s'apprête à réaliser un court-métrage. Mais pour filmer quoi? L'autre homme est réalisateur aussi, elle est actrice. Ce qu'ils sont venus faire sur cette île est flou. Alors le film aussi est flou.

C'est trouble, donc troublant, au début. Ensuite aussi, mais de ce trouble, très simple, optique, de ce qui se perçoit quand même des lieux et des corps et aussi des dialogues, se construit une méditation ludique et inquiète, qu'on affaiblit en énumérant ses enjeux: le sens de faire de faire des films, ce dont on hérite y compris malgré soi, les rapports entre artistes, entre hommes et femmes, avec son passé et ses rêves, avec les éléments naturels.

Cette liste rend plus pesant ce qui, fort heureusement, s'esquisse et se dissout, revient autrement, dans une circulation amusée et mélancolique, à mesure que la relation entre les personnages est supposée inspirer ce qu'ils vont bien pouvoir filmer. La chanson d'un amour enfui sera le point de départ pour sortir de l'impasse. Mais, comme un final d'une radicalité terrible et douce le rendra perceptible, c'est plus incertain encore.

La question n'est pas tant de savoir que Hong Sang-soo a eu de graves problèmes oculaires – aux dernières nouvelles il va mieux, et d'ailleurs il a tourné depuis au moins un autre film, *A Traveller's Needs* avec Isabelle Huppert, vu au dernier Festival de Berlin, qui est non seulement une merveille mais d'une parfaite netteté, du moins optiquement (pour mémoire, Hong Sang-soo est



CRITIQUE DE IN WATER

Par Laurent Cambon

Cette mise en abîme du cinéma dans le cinéma, chère à l'œuvre prolifique de Hong Sang-soo, révèle le goût sensible du réalisateur pour la peinture de Cézanne. *In Water* est un petit joyau de poésie sur la vacuité humaine et la panne d'inspiration des artistes.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que Hong Sang-soo est un cinéaste très actif, d'autant plus que ce moyen-métrage d'une heure a été dirigé, produit, monté, photographié et écrit par lui-même. Il faut dire que le sujet choisi est très personnel puisque le récit embarque le spectateur sur une île touristique de la Corée du Sud, où Jeju, un jeune réalisateur accompagné de sa comédienne et son cadreur, tente de gérer son angoisse de la page blanche et de mettre au monde un film dont il n'a pas encore écrit le scénario. La situation narrative est cocasse, tant on sait que Hong Sang-soo affectionne l'émergence du réel grâce à ce qui se joue, non pas dans le scénario lui-même, mais entre les lignes quand les acteurs sont amenés à meubler le vide.

In Water est d'abord un film très beau. Le réalisateur choisit le flou pour mettre en scène ses personnages qui, quand ils ne mangent pas l'intérieur de la maison où ils vivent provisoirement, se promènent le long de la mer ou dans les ruelles de la ville portuaire. Ce parti pris esthétique évoque immédiatement le pointillisme de la peinture de la deuxième moitié du XIXe siècle, où les êtres peints s'insèrent au même titre que des morceaux de la nature dans des paysages qui retracent l'âme du peintre. Les repas qu'ils partagent pourraient faire référence aux nombreuses scènes de déjeuner que la peinture de l'époque se plaît à décrire. Hong Sang-soo réécrit l'ennui, la peur du vide, à travers une série de vignettes où les trois jeunes gens parlent de choses sans aucune importance, comme pour fuir ce qu'ils savent déjà d'un film qui n'aura pas lieu du moins comme ils le supposent, voire leur propre ennui et désespérance.



La rencontre fortuite avec une jeune insulaire qui nettoie les rochers des pollutions ramenées par les touristes ou la mer va changer le projet du réalisateur et donner chair à un vrai film. Pourtant, sa comédienne ne cesse de réaffirmer sa confiance en lui, acceptant même de jouer gratuitement sans connaître un mot du scénario futur. L'enjeu du cinéaste n'est pas de dépeindre une situation absurde à la façon d'une pièce de théâtre de Beckett ou Ionesco. Il

filme les errances intérieures de ses personnages, comme finalement il pourrait le faire pour lui-même, accumulant chaque année des projets nombreux de cinéma qui s'évaporent avec le temps.

In Water est un film qui parle de choses sérieuses sans jamais se prendre au sérieux. Le spectateur est entraîné dans une balade contemplative où il respire les paysages marins brouillés et prend attache avec ces trois jeunes gens qui se mentent à eux-mêmes. La mise en scène refuse l'exagération romanesque avec juste pour point d'accroche un amour éphémère qui surgit dans un creux de mer et redonne au jeune cinéaste le goût de créer.



Ce qui frappe dans *In Water*, c'est le dénuement total auquel se résout le réalisateur, fort d'une carrière longue et importante. On pense ainsi à l'aboutissement de grands artistes comme en littérature Marguerite Duras ou en peinture Pablo Picasso, qui, en fin de carrière, allaient à l'essentiel de leur art et refusaient toute forme de surenchère esthétique. Le film témoigne ainsi d'une maturité profonde de l'œuvre de Hong Sang-soo qui va droit au cœur de ses spectateurs. On pressent un travail de mise en scène, de photographie très importants, mais que le réalisateur a gommé de toute perception d'effort. C'est là qu'on devine le génie des grands artistes.

In Water est une œuvre atemporelle, forte, d'une grande profondeur émotionnelle, qui mérite un large écho en salles. On ne saurait donc qu'encourager les spectateurs à s'abandonner à cette promenade autant poétique, cinématographique que picturale où l'on entend, comme un raclement de vagues, la petite voix de Rohmer.

In Water

Raphaël Nieuwjaer

Depuis sa présentation à Berlin en 2023, *In Water* est connu comme le « film flou » de Hong Sang-soo. L'expression est à prendre au pied de la lettre : à l'exception de quelques rares plans, la caméra n'a enregistré que des images aux lignes incertaines, aux couleurs doucement voilées. L'hypothèse de l'erreur technique étant peu crédible, le spectateur s'interroge. La question n'est cependant pas de savoir ce que cela signifie. Ce phénomène optique ne trouvera aucune résolution narrative, pas plus qu'il ne sera véritablement rapporté à la psychologie d'un personnage. C'est d'abord quelque chose dont il faut faire l'expérience, comme les tempêtes de William Turner (1775-1851) ou les *Nymphéas* de Claude Monet (1840-1926). Tourné sur l'île de Jeju (Corée du Sud), le film entretient avec son environnement côtier une forme de sympathie matérielle. Le flou, c'est le flottant, l'ondoyant. Le titre le suggère : *In Water* liquéfie l'image, humecte le regard.

Minimal, le récit s'attache à trois jeunes gens réunis à la faveur d'un projet de court-métrage : un réalisateur, un opérateur et une actrice. Soit deux garçons et une fille. Ou une personne qui dirige et deux autres qui l'accompagnent. Mais la situation pourrait être présentée sous d'autres angles encore, tant chaque scène déplace avec humour et délicatesse statuts et relations. Les hésitations de l'aspirant cinéaste, Nam-hee (Seung Yun Kim), offrent par exemple à Sang-guk (Ha Seong Guk) et Seoung-mo (Shin Seokho) bien des occasions de se rapprocher. Tandis que le premier observe une femme hors champ dont l'activité de collecte des déchets lui inspirera une scène, l'actrice exécute pour le bonheur de Seoung-mo quelques mouvements de taekwondo. La juxtaposition d'actions aussi hétérogènes amuse. Mais Hong Sang-soo ne cherche pas uniquement à faire un gag : il laisse s'épanouir à égalité deux élans, deux rapports au monde. La beauté d'*In Water* tient à cette possibilité toujours renouvelée de cohabitation, de glissement, de pas de côté – non sans quelques frictions ou inquiétudes.



S'il ne semble plus y avoir aujourd'hui de différence entre l'œuvre et sa fabrication, c'est que Hong Sang-soo est parvenu à faire du tournage non plus une affaire d'exécution, mais d'ouverture radicale aux circonstances et aux autres. Cette maîtrise suprême a ici le visage – flou – d'un novice. Le cinéma, comme la mer, trouve sa puissance dans le recommencement. Pour cela, il faut avoir le courage de ne pas savoir, de se laisser porter... et de voir trouble.

Hong Sangsoo

Christian Rosset

Les éditions Capricci ont eu l'excellente idée de réunir dans un sobre et élégant emboîtement *Walk Up* (2022) et *De nos jours* (2023), deux films de Hong Sangsoo fort appréciés en salle et aussitôt évoqués ici-même. Grand plaisir de continuer à se frotter à ce qu'ils proposent ; et ainsi de n'en avoir jamais fini avec eux, alors que la propagation Hong Sangsoo se poursuit de plus belle : *In Water* (2022, tourné après *Walk Up*), son film « flou », parfois perturbant mais qui a le don de nous entraîner jusqu'à un dernier plan assez sublime, sort au cinéma de 26 juin prochain ; en attendant *A Traveler's Needs* (2024, avec Isabelle Huppert, Kwon Haehyo et Lee Hyeyoung) qui a obtenu le Grand Prix du jury à Berlin.

Plus je revois les films de Hong Sangsoo – et je ne m'en prive pas –, moins j'ai envie d'ajouter des mots aux siens qui n'en ont nul besoin. Je préférerais superposer des images aux images, mais comment faire ? Dans une *Leçon de cinéma* qui eut lieu en février 2023 à la Cinémathèque française (offerte en bonus au DVD de *De nos jours*), le cinéaste coréen apporte de brèves réponses, toujours modestes et souvent drôles, aux questions parfois un peu lourdes du public, sans pour autant affirmer quoi que ce soit de définitif. Dans un entretien autour de *Walk Up*, il révèle qu'il « pense que les gens devraient être religieux. Nous avons besoin de croire, pas dans des religions établies, mais en quelque chose d'absolu, qui nous aide à vivre », avant d'ajouter : « Pourquoi ? Je ne sais pas. » Et (dans le même entretien) à cette question (trop) attendue : « L'une des femmes dit au réalisateur qu'elle aime regarder ses films en buvant. Recommandez-vous de faire de même devant les vôtres ? », il réplique malicieusement : « Des personnes m'ont dit qu'elles aimaient regarder mes films à la maison en buvant. C'est un souvenir qui m'est sûrement revenu lorsque j'ai écrit le film. Non je ne recommanderais pas... mais c'est à vous de voir ! »



Il est de bon ton, au sujet d'un cinéaste aussi prolifique, de marquer ses préférences pour tel ou tel de ses films ; pour ma part, je n'y arrive pas, prenant le tout comme une série de variations ouvertes, de film à film, de lecture à lecture où l'on s'exerce à retrouver chaque fois quelque chose d'informulable en quelques mots bien sentis ; car même si tout peut paraître d'une grande évidence, le langage peine à transcrire ce que le corps a immédiatement saisi. C'est quelque chose de propre aux minimalistes : ceux qui sculptent le silence, cadrant avec rigueur, portant une grande attention au montage, et évitant les effets. Quelque chose de pictural, et aussi de musical, même si toutes les musiques de Hong Sangsoo sont faites de presque rien : d'accords classés, comme pincés ou égrenés sur un instrument/jouet d'enfant – la prise de son accentuant les consonances « ébréchées » –, ce qui apporte un grain particulier à ces musiques qui laissent l'image – et les dialogues prononcés par des comédien(ne)s d'une justesse jamais prise en défaut – *respirer*. S'introduisant en catimini dans leur monde en toute (in)tranquillité, on entre en empathie avec les personnages, partageant ce qu'ils ressentent, calquant nos émotions sur ce qui se dégage de leur vie quotidienne, aux gestes fortement ritualisés, comme sans y penser : essayer une chaussure, aromatiser un plat, caresser un chat, monter un escalier, etc. Ce qui nous semble d'une beauté énigmatique peut être aussi d'une trivialité des plus communes (et inversement) ; et dans tous les cas, vecteur d'échanges. C'est pourquoi on se sent si bien dans ces appartements, ces terrasses, ces restaurants, ces rues où l'on va fumer – où l'on s'étreint.

D'un film, l'autre, en couleurs ou en noir et blanc, ce qui revient : les personnages de créateurs (réalisateur, romancière, artiste, comédienne, poète) très « connus », ce qui revient à dire qu'ils sont tout autant « inconnus » ; l'idée de transmission à la jeunesse à qui il arrive de se froter au deuil, ou

à l'idée de privation ; l'éros mélancolique (d'où l'alcool, vecteur et remède) d'autant plus présent que fortement retenu ; etc. *De nos jours*, c'est le jour de Nous – du nom du chat de Jungsoo. *Walk Up*, c'est la montée dans l'espace et le temps, simultanément : où tout compte, sans que l'on ait besoin de compter ; où les amours se font et se défont ; où l'« artiste » tente de préserver sa force de création par vent contraire. Et si la boucle est à chaque fois bouclée, cela ne se fait pas sans que ne se dessinent des failles : des *ouvertures*, une fois encore – l'écrit devant laisser agir du non-écrit pour qu'un dialogue devienne possible ; et ce d'autant plus s'il est composé avec précision. Arrêtons-là avant de trop nous répéter, même s'il faut insister : Hong Sangsoo est un des cinéastes d'aujourd'hui dont il ne faut rien manquer – et tout revoir.



L'ASPIRATION AU PAYSAGE

par Robin Vaz

Il a été beaucoup dit à quel point le cinéma de Hong Sang-soo s'est épuré ces dernières années (en même temps que son rythme de production, déjà intense, s'est encore accéléré). Aux dispositifs souvent retors qui caractérisaient son cinéma (*Ha Ha Ha*, *Un jour avec*, *un jour sans*, etc.) ont succédé des formes narratives réduites à l'os, qui s'articulent avant tout autour de quelques épiphanies du quotidien. Cette logique de resserrement se recoupe avec un intérêt marqué pour l'impureté de l'image numérique, à travers des aplats produits par des surexpositions violentes (le blanc granuleux qui tapisse le fond du champ dans *La Romancière...*, ou le vert éblouissant de *Juste sous vos yeux*). Le dénudement à l'œuvre chez Hong Sang-soo se matérialise dans la matière même de l'image et acte un devenir-pictural de plus en plus assumé. Sur ce point, le flou d'*in water* marque sans doute un point d'accomplissement au sein de sa filmographie récente. Si certains plans d'*Hotel by the river* évoquaient des dessins tracés au fusain, ceux d'*in water* vont jusqu'à s'apparenter à des toiles impressionnistes, ou plus encore, à des aquarelles. Cette technique picturale, qui renvoie souvent davantage à une pratique en amateur ou à des études préparatoires qu'à des œuvres majeures, sied bien à ce film très succinct (1h01), aux images plus ou moins troubles, qui ébauche à peine quelques fils narratifs bercés d'une musique lo-fi enregistrée sur cassette et composée par le cinéaste lui-même. Même le titre, qui s'écrit en minuscules, traduit cette modestie du trait.



Comme à son habitude, Hong Sang-soo met en abyme sa pratique de cinéaste, mais ici avec une frontalité plus prononcée, puisque le film peut être lu comme un documentaire fictif de sa propre méthode de tournage. *in water* met en scène Seoung-mo, un jeune acteur devenu cinéaste, qui se retire sur l'île de Jeju en compagnie d'une équipe réduite (Nam-hee, une actrice et Sang-guk, un chef-op) pour tourner un film à très petit budget qu'il entend écrire au jour le jour. Dès les premières scènes s'esquisse la dynamique de ce petit groupe, à l'intérieur duquel l'alter ego du cinéaste se trouve progressivement mis à l'écart. À la moitié du film, un plan synthétise ce mouvement, où les trois personnages font face à la mer. Tandis que Seoung-mo s'accroupit en restant mutique, Nam-hee et Sang-guk discutent et s'éloignent peu à peu de lui. La ligne d'horizon isole alors distinctement le cinéaste du duo, de telle sorte que sa position (qu'il répète plusieurs fois dans le film) témoigne d'une disponibilité alternative au monde. À cet égard, l'usage du flou vient se nouer singulièrement à la perception de ce réalisateur fictif et, plus encore, à celle d'Hong Sang-soo. Habituellement utilisé de manière locale, pour attirer l'attention sur un élément net ou épouser la subjectivité d'un personnage, il est ici généralisé à l'ensemble du cadre et du film (c'est la dimension proprement inédite d'*in water*). Le flou ne vise donc pas à retranscrire une sensation précise, mais figure de manière plus générale un



certain être au monde – celui d’une distanciation esthétique qui vise à jouir des formes, des lumières et des couleurs. L’indistinction de l’image entrave par exemple l’identification d’un plan d’un buisson fleuri et invite à se déprendre d’une appréhension rationnelle du végétal au profit d’une disponibilité à son évidence sensible : il apparaît comme un simple éclatement pointilliste.

DILUTION

Le flou déploie ainsi sa pleine puissance plastique dans les plans d’extérieur ou de paysage plutôt que dans les dialogues en intérieur. Plus encore, il semble même appauvrir ces scènes, qui constituent pourtant le cœur de l’œuvre hongienne. Les plans longs chez Hong invitent généralement le spectateur à composer son propre montage à l’intérieur du cadre, en s’intéressant aux moindres gestes et expressions des personnages. Ici, le voile de l’image grippe cette logique : l’indistinction de plus en plus affirmée qu’opère la mise en scène accompagne la trajectoire du cinéaste solitaire, marquée par une forme de désintérêt pour les interactions sociales. Dans ce devenir pictural des plans, l’homme a davantage sa place en tant que touche colorée au sein d’un décor – à l’image de la jeune femme de la plage, qui apparaît d’abord comme un trou blanc au milieu des roches noires. À la manière d’Ozu, des plans de paysages viennent d’ailleurs ponctuer la narration à plusieurs reprises, comme autant de tableaux impressionnistes parfois accompagnés de quelques notes de guitare heurtées. À peine reliés par un raccord-regard ou par le montage sonore, ces plans expriment alors la plénitude contemplative à laquelle aspire le personnage.

C’est à cet endroit que le film épouse finalement une perspective analogue à celle qui travaille souterrainement les derniers films du Coréen : accueillir la beauté banale de ce qui se trouve juste sous nos yeux, pour répondre à la hantise de la mort et de la maladie (la menace de la cécité dans *Introduction*, le cancer de *Juste sous vos yeux*, ou encore les problèmes de santé qui interdisaient au cinéaste fictif de *De nos jours...* de boire et fumer). Elle se révèle toutefois encore plus mélancolique qu’à l’accoutumé, en cela qu’elle s’accompagne d’une mise à distance solitaire. Le sublime plan final d’*in water* offre ainsi un envers déchirant au petit film qui clôturait *La Romançière*. Lui aussi était filmé selon des méthodes analogues à celles d’Hong Sang-soo, mais il proposait une pure célébration du visage de l’être aimé. Ici, l’amour appartient au passé (« Il n’a jamais vraiment connu l’amour » entonne la petite chanson finale, composée par le cinéaste pour son ex-copine) : seule subsiste la tentation de faire ses adieux à la société pour se laisser absorber par le monde. Face à l’horizon infini de la mer, la silhouette humaine se fond alors dans le flou des vagues, tels les pigments colorés d’une aquarelle qui se diluent à la surface de l’eau.

Flou artistique : IN WATER

par Pierig Leray

Là où il utilisait l'architecture inversée pour nous parler de sa dépression dans Walk Up en début d'année, Hong Sang-soo revient à la poésie, et avec elle, les souvenirs de ses débuts. Il utilise une image floutée en vapeur d'une mémoire défaillante, filme le beau invisible (une fleur emprisonnée dans un muret, la couleur turquoise de la mer, une femme qui ramasse des déchets), et nous rappelle avec candeur que son cinéma n'est le fruit que du hasard et de l'instinct. Le jeune cinéaste n'a pas de scénario pour son court-métrage, mais se laisse aller au gré d'une rencontre fortuite pour le bâtir. Il y a aussi la solitude du metteur en scène (très belle scène où il fixe l'horizon pendant que le caméraman et l'actrice s'amuse en premier plan), la recherche égoïste de reconnaissance et "d'honneur" à devenir cinéaste, le défi de l'argent et une forme de mendicité artistique pour s'en sortir. C'est aussi une histoire de fantômes, son propre fantôme qui surgit à la face de l'actrice pour lui souffler un sublime « Reprends tes esprits », comme un appel d'outre-tombe de HSS à lui-même. Puis ces quelques notes de piano qui concluent 1h06 hors du temps et de l'espace, 1h06 vertigineuse et sublime.



IN WATER : LE FLOU DE HONG SANG-SOO

SYLVAIN JAUFRY

Le prolifique Hong Sang-Soo, qui présentera aussi cette année **A Traveler's Needs** avec Isabelle Huppert, propose un nouveau film où il fait parler son art du cinéma conceptuel, son sens de l'inspiration et un amour pour l'expérimentation cinématographique. Le cinéaste, récompensé de nombreuses fois, continue donc d'expérimenter, d'innover, en réalisant *In Water*, qui est en quelque sorte le point d'orgue d'un style mais aussi une manière de mettre son parcours et ses recherches conceptuelles en images.

Sur l'île rocheuse de Jeju, un jeune acteur réalise un film. Alors que l'inspiration lui manque, il aperçoit une silhouette au pied d'une falaise. Grâce à cette rencontre et à une chanson d'amour écrite des années plus tôt, il a enfin une histoire à raconter.



***In Water* filme l'errance d'un jeune cinéaste débutant, et sans doute qu'il s'agit d'une introspection faite par Hong Sang-Soo.**

Le cinéaste coréen est un esthète du cinéma, en atteste son impressionnante filmographie composée de films à l'évidente beauté plastique transpirant l'innovation cinématographique. Avec *In Water*, il continue à réaliser un cinéma d'art et d'essai, conceptuel, dans lequel il semble se mettre en scène, via un personnage qui cherche l'originalité pour son premier film. En filmant les réflexions d'un tout jeune cinéaste qui déambule sur une plage, en quête d'un décor simple, il est difficile de ne pas faire la comparaison avec tout le travail de Hong Sang-Soo, qui a toujours trouvé l'inspiration pour concevoir ses œuvres. Ce film représente sûrement ses pensées et son cheminement, lui qui possède une prolifique production et dont les ressources artistiques paraissent illimitées. Alors que le jeune homme s'accroupit devant la mer pour chercher des idées de scénario, comment ne pas penser qu'il s'agit ici d'une introspection, même d'une biographie décrivant cette permanente envie de fabriquer des récits, et de faire du cinéma avec de petits budgets. Quand il voit une femme ramasser des déchets sur les rochers, Hong Sang-Soo explore encore une fois son intention de filmer le réel et de constamment trouver ses inspirations dans la réalité. *In Water* est sans doute assez caractéristique de ses méthodes de travail qui consistent surtout à travailler sans scénario établi, laissant libre cours à son imagination.

***In Water* n'est pas le meilleur film du cinéaste, mais il vaut la peine pour son aspect artisanal, et ses scènes floutées.**

L'aspect fabrication maison est la marque de fabrique d'un metteur en scène assez polyvalent, touche-à-tout, et qui utilise le flou pour signifier l'absence de support écrit et donc de la matière pour réaliser. Les trois personnages naviguent vers l'inconnu, marchant dans les rues, à la recherche d'un endroit de tournage idéal. Les regards se posent sur la plage et la mer, avec des dialogues devisant sur les contraintes budgétaires. *In Water* est plus un documentaire sur la façon de concevoir le cinéma qu'un véritable film. Encore une fois, le côté conceptuel séduit, mieux que pour *De nos jours*, avec des interprètes libres qui découvrent le scénario au jour le jour, les dialogues étant, comme toujours, écrits quotidiennement. C'est une œuvre empreinte de nostalgie, dans laquelle Hong Sang-Soo se livre complètement, dévoile ce qu'il recherche dans le Septième Art, en somme explique ses motivations.



«In water», Hong Sangsoo peint une âme qui nage

par Olivia Leboyer

Présenté à la Berlinale l'an dernier, le nouveau film du réalisateur sud-coréen, Hong Sangsoo, *In water* met en scène un jeune réalisateur en manque d'inspiration et qui la trouvera dans dans le flou des flots. Une fable impressionniste sur l'eau, les rêves et la création.

Une toile impressionniste

D'un film à l'autre, Hong Sangsoo pose son regard amusé et mélancolique sur les attermoissements des artistes et des amoureux. De plus en plus, le comique le cède à une méditation calme, suspendue, qui nous laisse tout rêveurs. Après *Walk up*, exploration millimétrée d'un espace mental, ce *In water* nous est offert comme une toile impressionniste. D'emblée, le spectateur est frappé par l'image légèrement floue, comme estompée. Hong Sangsoo pose un voile sur ce temps de la jeunesse, où les sentiments et les ambitions se ressentent à vif.

Portrait de l'artiste en jeune homme

Sur l'île de Jeju, trois jeunes gens marchent dans les rochers, puis mangent tranquillement ensemble, à l'intérieur, puis dehors, face à la mer. Ce sont des sandwiches dont ils se nourriront durant quelques jours : Seongmo (Shin Seokho) a fait venir ses deux amis sur l'île pour réaliser un court métrage, et ses moyens financiers sont très réduits.

Quelle force intérieure pousse un jeune homme à tourner un film ? Comment rendre sensible ce besoin ? Seongmo semble à l'arrêt, hésitant, plein de doutes. Que raconter ? Sur l'île, il s'imprègne de l'esprit du lieu et replie son malaise sous sa capuche. Les deux amis acteurs, une fille et un garçon, vont faire les courses et se balader de leur côté. Ils respectent la réflexion de Seongmo et attendent qu'il se décide à trouver une idée.



Ce qui relie et ce qui sépare

Peu à peu, Seongmo s'ouvre à ses amis. Lors d'une très belle scène au téléphone, il se relie brièvement avec un passé pas si lointain. Pour mettre de lui dans son film, il a aussi besoin de l'autorisation de ceux qui comptent ou qui ont compté. Les vivants comme les fantômes, sans doute.

Car, on le comprend, on le voit à l'écran, tout est ici compté : les sous au début, les mots ensuite, qui rapprochent ou qui éloignent, et puis les heures et les minutes. 60 minutes pile suffisent à Hong Sangsoo pour nous transmettre ce mal-être sourd, cette distance qu'un jeune artiste ressent avec le monde et avec les autres.

L'eau et les rêves

Ouâtée, l'image adoucit autant qu'elle trouble. Les expressions des visages, par exemple, ne se voient plus. Un climat, une douceur trompeuse s'emparent du lieu où les idées et les sentiments, enfin, éclosent. En musique, quelque chose se produit, devant la caméra et juste sous nos yeux.

Hong Sangsoo expérimente avec *In water* une forme poétique, limpide. « L'homme qui sort de l'eau est un désir avant d'être une image » (Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves*). Et celui qui y entre ?



In Water, à la recherche de l'idée perdue

Un film esthétique où le flou représente la recherche du créateur à un sens à ses inspirations. Un plongeon dans le vide d'une page blanche scénaristique et l'absence d'idée submersive.

Un acteur qui veut laisser une trace, gagner la reconnaissance en devenant réalisateur. *In water* saisi le mal-être de ceux qui veulent parler, mais qui ne trouve pas la formulation adéquate. Est-ce l'égo qui s'exprime dans ce désir de création ou simplement le bruit de la faiblesse narcissique ? Ne voulant pas copier ses paires et ce qui a déjà été fait, le héros cherche des idées, mais l'attente vient creuser le budget serré de cet acteur aspirant à plus.

Deux amis l'accompagnent, l'un comme opérateur et l'autre comme actrice. Une entreprise étrange où l'on voit comment être un réalisateur est avant tout l'art de savoir diriger et mener ses équipes.

Dans sa manière très brouillonne d'écrire au jour le jour, on repense à *Last Days* où nous avons un être qui attend et des gens arrivent pour lui demander conseil. Selon les équipes du film, Gus Van San menait ce tournage dans une forme d'écriture immédiate où chaque jour. Il guidait sans donner réellement un scénario à ses comédiens. *In Water* est le film de l'absence d'horizon et un gros brouillard artistique. Parfois on sort de l'eau, mais on reboit la tasse aussi tôt.

In Water est le film de la naissance d'une idée. Comment après avoir cherché en lui-même et dans le monde, arrive enfin l'idée de départ. Un mélange de soi et de la vie des autres, voici la clé d'une œuvre qui a du sens !